Thomas ELSAESSER, *Terrorisme, mythes et représentations. La RAF de Fassbinder aux tee-shirts Prada-Meinhof*

Paris, Éd. Tausend Augen, 2005, 96 p (+ DVD).

Vincent Lowy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5768>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5768

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 440-443

ISBN : 978-2-86480-868-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Vincent Lowy, « Thomas ELSAESSER, *Terrorisme, mythes et représentations. La RAF de Fassbinder aux tee-shirts Prada-Meinhof* », *Questions de communication* [En ligne], 8 | 2005, mis en ligne le 23 mai 2012, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5768> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.5768>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

Thomas ELSAESSER, *Terrorisme, mythes et représentations. La RAF de Fassbinder aux tee-shirts Prada-Meinhof*

Paris, Éd. Tausend Augen, 2005, 96 p (+ DVD).

Vincent Lowy

RÉFÉRENCE

Thomas ELSAESSER, *Terrorisme, mythes et représentations. La RAF de Fassbinder aux tee-shirts Prada-Meinhof*, trad. de l'anglais par N. Burch, Paris, Éd. Tausend Augen, 2005, 96 p (+ DVD).

- 1 En septembre 1977, Hans-Martin Schleyer, PDG de Mercedes et chef de file du patronat allemand, est enlevé par le commando *Siegfried Hausner* de la Rote Armee Fraktion (RAF). Les terroristes exigent la libération d'activistes emprisonnés, notamment Andreas Baader et Gudrun Ensslin, détenus dans la prison de haute-sécurité de Stammheim. Mi-octobre, un commando palestinien détourne un Boeing de la Lufthansa et demande à son tour la libération de prisonniers politiques, dont ceux de la RAF. L'intervention des forces de sécurité allemandes le 18 octobre sur l'aéroport de Mogadiscio permet de libérer les passagers et de liquider le commando. Au même moment, Hans-Martin Schleyer est assassiné par ses ravisseurs, tandis que quatre des principaux prisonniers de la RAF, dont Andreas Baader et Gudrun Ensslin, se suicident au revolver dans des conditions douteuses. Ingrid Schubert se pend à son tour en novembre, imitant Ulrike Meinhof qui avait ouvert, dès mai 1976, ce cycle macabre de morts en cellule.
- 2 Pendant cet « automne allemand », les médias ont été utilisés comme une caisse de résonance, instaurant une stratégie de tension entre pouvoir allemand et terroristes (y

compris ceux qui étaient emprisonnés). Il s'agit sans doute d'un événement fondateur dans la mesure où cette forme de communication de la terreur est devenue le pain quotidien de l'information contemporaine. Par ailleurs, de nombreux films ont scandé « en temps réel » les opérations de la RAF sur les écrans ouest-allemands : *L'honneur perdu de Katharina Blum* (1975) de Volker Schlöndorff, *Maman Küsters s'en va au ciel* (1975) de Rainer Werner Fassbinder ou *Le second éveil de Christa Klages* (1977) de Margarethe von Trotta montrent, parmi bien d'autres films, la réactivité des intellectuels allemands et supposent la réceptivité du public à ces problématiques. Réceptivité du public ouest-allemand et, au fond, de la société allemande tout entière : le président fédéral Walter Scheel déclare, aux obsèques de Hans-Martin Schleyer, que si le terrorisme fait blêmir l'Allemagne, les Allemands devraient « se regarder un peu plus souvent dans la glace » (p. 34). Pourtant, depuis quelques années, les pratiques médiatiques liées au terrorisme sous ses différentes formes ont connu une telle évolution qu'il semble désormais impossible de se représenter ce que l'activisme des années 70 pouvait supposer. Pour les jeunes générations, les mouvements violents post-68 paraissent à peine avoir existé, histoire officielle aidant.

- 3 En choisissant de revenir sur les représentations de la RAF entre 1970 et aujourd'hui, Thomas Elsaesser, professeur d'études audiovisuelles à Amsterdam et collaborateur de la revue *Sight and Sound*, pose la question de la formation de ces groupes, de leurs modes d'action, mais surtout de leur matérialité médiatique et cinématographique. Thomas Elsaesser est l'auteur de nombreux ouvrages sur le cinéma allemand, on lui doit notamment l'excellent catalogue « Rainer Werner Fassbinder, un cinéaste d'Allemagne » publié par les éditions du Centre Georges Pompidou à l'occasion de la rétrospective du même nom au printemps 2005. Ici, Rainer Werner Fassbinder est à nouveau à l'honneur puisque les éditions *Tausend Augen* ont eu l'idée formidable d'ajouter au texte de Thomas Elsaesser un DVD du film *L'Allemagne en automne* dont l'impétueux Bavarois est un des multiples co-réalisateurs, avec entre autres Alexander Kluge, Edgar Reitz et Volker Schlöndorff.
- 4 Ce film, dont le découpsu manifeste traduit toute l'angoisse du moment de sa réalisation, accompagne avantageusement le texte court et percutant de Thomas Elsaesser. Texte et film comportent une figure centrale qui détermine les différentes perspectives d'analyse : Antigone, motif traditionnel de l'opposition entre conscience individuelle et raison d'État. La question posée est la suivante : que faire du terroriste dans une société démocratique, quelle est sa légitimité, à quelles représentations répond-il ? Le cas de la RAF dans le paysage historico-politique allemand apporte des éléments de réponse passionnants, que Thomas Elsaesser synthétise en usant de métaphores classiques : outre l'Antigone de Sophocle, dont Hegel pensait qu'en tant que femme, elle incarnait « l'éternelle ironie de la communauté » (p. 25), l'évocation du parcours d'Andreas Baader, Ulrike Meinhof ou Gudrun Hesslin permet à l'auteur de convoquer le complément masculin d'Antigone, Hamlet, reprenant en cela les affirmations du critique Michael Schneider, pour qui les terroristes agissaient comme s'ils avaient vu soudainement apparaître le fantôme de leur père, avec qui ils avaient dîné depuis vingt ans, « en uniforme nazi » (p. 37).
- 5 Thomas Elsaesser divise son essai en courts chapitres informels qui ne font parfois que quelques pages, et portent des titres laconiques ou décalés : « Enterrement de la RAF », « Villes inhospitalières », « La violence de rue comme gage de crédibilité populaire d'un super band »... Il considère la RAF, non pas comme un retour du refoulé

mais plutôt comme le mouvement de résistance que les Allemands n'ont pas su organiser face au pouvoir nazi : « une opération de réparation d'une omission passée » (p. 71). Il tisse à partir de là des liens métaphoriques entre différentes représentations de la RAF au cinéma, en s'appuyant sur deux films principaux, *L'Allemagne en automne* bien sûr, mais aussi *Jeu Mortel* (1997), un téléfilm de trois heures dirigé par Heinrich Bröller, qui retrace les événements de 1977. Mais c'est bien évidemment l'analyse du film collectif de 1978 qui sous-tend sa démonstration, dans la mesure où contrairement au téléfilm semi-commémoratif et consensuel de 1997, ce dernier véhicule dans sa construction même la radicalité du mouvement.

- 6 *L'Allemagne en automne* est encadré par deux enterrements filmés à Stuttgart à quelques jours d'intervalle : les funérailles très officielles d'Hans-Martin Schleyer, où se retrouvent les élites dirigeantes de la RFA (début du film), et les obsèques d'Andreas Baader, Gudrun Ensslin et Jan-Carl Raspe, où affluent sous l'œil de la vidéosurveillance policière des contestataires de tout poil (fin du film). Ces deux pôles antinomiques magnétisent le récit filmique, dans la mesure où le fossé générationnel qui caractérise alors la société d'Allemagne de l'Ouest apparaît dans toute sa béance. À la caméra, Alexander Kluge insiste sur les marqueurs de violence sociale : aux signes d'excellence des classes dirigeantes (balafres des anciens Korpsstudenten, imposantes limousines aux vitres teintées, forêts de drapeaux et minutes de silence dans les usines Mercedes sous le portrait de l'industriel) répondent les gros plans sur les poins levés opposés aux policiers à cheval lors des funérailles des terroristes. Cette opposition entre noblesse feutrée de l'oligarchie et débraillé ostentatoire des protestataires n'est pas seulement facile : le refoulement du national-socialisme y transparait. En 1979, Rainer Werner Fassbinder déclare à la télévision : « L'Allemagne a laissé passer la chance qui lui était offerte de faire peau neuve après 1945. Les structures et les valeurs sur lesquelles reposent l'Etat, désormais démocratique, sont restées les mêmes » (Interview de R.W. Fassbinder dans l'émission RWF Heute, citée par P. W. Jansen dans Tip 5Berlin, 12/1992, p. 26) : c'est aussi la thèse des idéologues de la RAF. L'État semi-policier que représente l'Allemagne du miracle économique aux yeux des cinéastes repose sur des mécanismes de coercition et de censure dont rend parfaitement compte le contraste entre ces deux cérémonies.
- 7 Selon Thomas Elsaesser, le motif de la crise intergénérationnelle est illustrée par l'intervention du maire de Stuttgart, responsable de l'organisation de ces différentes cérémonies et qui n'est autre que Manfred Rommel, fils d'Erwin Rommel. Des archives montrent dans le film le jeune Manfred assistant aux obsèques de son père, « suicidé » par les nazis à la suite du complot du 20 juillet 1944 (et non de la bataille d'El-Alamein, comme le déclare très bizarrement Thomas Elsaesser). Ces rapprochements n'ont rien d'anecdotique, quand on sait que fin juillet 1977, le directeur de la Dresdner Bank a été abattu par la RAF avec la complicité de sa filleule, qui en sonnant chez lui a permis aux terroristes de s'y introduire !
- 8 Au tout début du film, l'affrontement entre Rainer Werner Fassbinder et sa mère représente pour l'auteur le passage le plus marquant de *L'Allemagne en automne*. On y voit le cinéaste malmenant sa mère, opposant à ses propos conservateurs toute la rage de la contestation qu'il endosse symboliquement. Contre toute apparence, il ne s'agit pas d'une discussion improvisée, prise sur le vif, mais d'une scène écrite et construite, Lilo Pempeit étant une habituée des films de son fils. Face à ce dernier, qui semble exaspéré par l'hypocrisie qui entoure les semaines sanglantes que la RFA traverse, la

vieille femme déclare souhaiter la venue d'un nouveau Führer, « doux et bienveillant » ! Rainer Werner Fassbinder se montre ensuite dans un état de détresse absolue, nu, paranoïaque, agressif avec son amant, puis en pleine crise de larmes, alors que des sirènes de police retentissent dans la rue. Le spectateur est ainsi plongé dans une représentation de violence totale, qui constitue une agression personnelle de la part du cinéaste. Selon Thomas Elsaesser, le réalisateur adhère ainsi à l'esprit de l'Antigone de Sophocle, « renversant et inversant la rencontre entre Créon (le pouvoir, le futur beau-père) et Antigone (l'individu femme-fille) », essayant par son exhibition sexualisée « de contraindre à se dévoiler la machinerie de surveillance de l'État » (pp. 42-43).

- 9 Au milieu du film, la séquence réalisée par Volker Schlöndorff sur un texte d'Heinrich Böll convainc beaucoup moins Thomas Elsaesser : on y voit une commission de censure évaluer une adaptation de l'Antigone de Sophocle dans le cadre des « programmes pour la jeunesse » de la télévision publique. « Deux enterrements, l'un officiel et l'autre contesté, la prisonnière qui se pend, le gouvernement qui décrète l'état d'urgence » constituent autant de renvois à la situation politique du moment, et pour la tutelle, une incitation à la violence. Le programme est donc recalé. Pour l'auteur, cette rhétorique au premier degré « laisse entendre la pertinence des parallèles puis dénonce les officiels qui agissent précisément en fonction de la compréhension qu'ils ont de cette pertinence » (p. 30). La thèse classique du retour du refoulé structure ici une mise en abyme simpliste qui n'est pas à la hauteur de la tyrannie de Rainer Werner Fassbinder ou des parallélismes d'Alexander Kluge, qui abordent la même problématique mais selon des perspectives internes. Cette thèse que réfute globalement Thomas Elsaesser est explicitée dans le film par Horst Mahler, un des idéologues de la RAF, interviewé en prison par la télévision. Pierre-Emmanuel Finzi souligne dans son intéressante préface que cet orfèvre en matière de retour du refoulé est aujourd'hui devenu une figure de l'extrême droite allemande...
- 10 Et d'ailleurs, quel meilleur portrait de la nouvelle Allemagne que celui d'une époque où se côtoient dans l'action clandestine des jeunes gens nés lors de la chute du Reich, appelés à devenir soit de grands commis de l'État, soit des bêtes traquées, soit Etéocle, soit Polynice ? L'essai de Thomas Elsaesser nous aide à comprendre la complexité de ces mouvements post-68, aujourd'hui dissous, mais qui posent encore au citoyen contemporain la question du terrorisme comme poids mort de la démocratie et mauvaise conscience de son temps.

AUTEURS

VINCENT LOWY

Université de Haute Alsace CREM, université Paul Verlaine-Metz
vincentetmarion@yahoo.com